

LES TRANSPORTS DE LA MÉTAPHORE

Christine Klein-Lataud

LA MÉTAPHORE PRÉSENTE un intérêt particulier pour ceux qui réfléchissent aux problèmes de la traduction. Le phénomène de métaphorisation est en effet apparenté à celui de la traduction, comme le manifeste l'étymologie. Le mot grec μεταφερξιν qui signifiait faire passer, faire traverser, repris par le latin *verbum transferre*, désignait toute opération de transfert de sens, qu'elle s'effectue à l'intérieur d'une langue ou d'une langue à l'autre. Le *verbum translatum* (*translatum* est le participe passé de *transferre*), c'était le mot employé par métaphore, mais *verbum transferre in latinam linguam* signifiait traduire un mot en latin.

Traduire une métaphore, c'est donc prendre en charge un double transfert et se faire passeur d'un sens doublement éloigné — entreprise périlleuse, lors de laquelle, pour filer la métaphore, les risques de naufrage sont multipliés.

Pour cerner le problème de traduction de la métaphore, il est bon de rappeler sa définition. Selon Aristote, elle consiste à "donner à une chose le nom d'une autre." Cette définition vague s'applique à d'autres figures, et est de surcroît battue en brèche par certains sémioticiens comme Liselotte Gumpel dont le livre récent *Metaphor reexamined* est sous-titré *A Non-Aristotelian Perspective*. Mais mieux vaut ne pas s'engager dans un débat qui occupe inlassablement rhétoriciens, linguistes, philosophes, sémioticiens, critiques littéraires etc.; on aura une idée des dimensions de la question en se référant à la bibliographie de L. Gumpel qui regroupe quelque trois cents titres! Une définition traditionnelle suffira à notre propos, comme celle d'Henri Morier dans son *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*: la métaphore est une comparaison ellipitique "confrontant deux objets ou réalités plus ou moins apparentées, en omettant le signe explicite de la comparaison." Cette comparaison peut se présenter sous diverses formes syntaxiques: apposition du type *cette neige: hermine enfuie* (Philippe Jaccottet), génitif du type *le banyan de la pluie* (Saint-John Perse) ou *les balcons du ciel* (Baudelaire), verbe du type *Le cœur me piaffe d'impatience* (Jules Laforgue), attribution du type *le revolver à cheveux blancs* (Tzara). Cette diversité sémantique est sans pertinence au niveau de la traduction. Si les modalités changent, le phénomène sémantique est identique: rapprochement de deux objets ayant des sèmes communs.

Toutes les langues connaissent le procédé métaphorique. Mais à cette universalité s'oppose la diversité de son utilisation par chaque langue. Comme le résume bien une formule de Dagut, "languages are anisomorphic metaphorically, just as they are phonologically and syntactically" (Dagut 1976).

Le premier niveau auquel les langues diffèrent est celui des "métaphores obligées," où la métaphore pallie l'absence du mot propre. C'est ce qu'en rhétorique on appelle catachrèse. Ainsi, le français parle des pieds d'une chaise, l'anglais des *legs of a chair* sans y voir la moindre image (encore faudrait-il nuancer: les Victoriens voilaient les *jambes* de leur piano!). Mais lorsque nous apprenons une langue étrangère, les catachrèses nous éblouissent, telles celles par lesquelles le pidgin néo-mélanésien désigne les cheveux et la barbe: "herbe qui pousse sur la tête" et "herbe qui pousse sur le visage." Le danger qui guette le traducteur est de vouloir restituer à ces catachrèses dans la langue d'arrivée le valeur d'image qu'elles n'ont plus dans la langue de départ. Vouloir garder le sens étymologique des mots, c'est faire de la "mirandolite" ou de la "traductionniste." Ce danger n'est pas une simple hypothèse d'école, comme l'atteste l'exemple suivant emprunté à la traduction de la Bible. L'hébreu, pour désigner la langue, utilise trois mots signifiant au sens propre langue, lèvre et bouche. Pour ne pas perdre la valeur étymologique du mot hébreu *safa*, Chouraqui le traduit ainsi dans l'épisode de la tour de Babel: "Confondons là leurs lèvres," ce qui est tout simplement incompréhensible à qui ne connaît pas la traduction classique: "Brouillons ici leur langue" (cité par Meschonnic 1985). Ces métaphores sont du domaine de la compétence et le traducteur a pour les traduire les mêmes libertés et les mêmes contraintes que pour n'importe quel mot du lexique.

Il faut rapprocher de ces métaphores lexicales devenues invisibles les grandes métaphores qui sous-tendent chaque langue. Comme l'ont montré George Lakoff et Mark Johnson, "Our ordinary conceptual system, in terms of which we both think and act, is fundamentally metaphorical in nature" (Lakoff and Johnson 1980). Et c'est notre langue qui exprime et impose ces "métaphores qui nous font vivre." Un des exemples qu'ils citent à l'appui de leur propos est une métaphore omniprésente en anglais: TIME IS MONEY. Elle est sous-jacente dans des expressions comme:

You're WASTING your time.
How do you SPEND your time these days?
I've INVESTED a lot of time in her.
He's living on BORROWED time.

Les expressions françaises couramment employées seraient :

Vous perdez votre temps.
À quoi vous occupez-vous ces temps-ci?

Je lui ai consacré beaucoup de temps.

Ses jours sont comptés.

On voit que la métaphore centrale des expressions anglaises n'est pas conservée en français. "Il vit sur du temps emprunté" serait incompréhensible. Quant à la traduction: "J'ai investi beaucoup de temps dans cette relation," elle fait ressortir la valeur métaphorique *INVESTED* qui, comme dans le cas des catachrèses, n'est plus ressentie par l'anglophone. Elle est donc littéralement exacte et fonctionnellement erronée.

UNE SECONDE CATÉGORIE DE MÉTAPHORES va nous permettre d'approfondir ce point. Il s'agit des métaphores figées, des clichés, expressions toutes faites.

Entre langues voisines, certaines métaphores se retrouvent sous une forme identique.

To wash one's hands of it. / S'en laver les mains.

Mais certaines sont propres à la langue de départ. Que fait alors le traducteur? Très souvent, il cherche dans la langue d'arrivée une métaphore différente mais de sens équivalent. Il applique ainsi le principe d'"équivalence dynamique." Énoncé par Nida, ce principe consiste à produire sur le récepteur du message traduit un effet identique à celui que le message de départ avait sur le récepteur initial. Il a pour corollaire le principe de transparence: on ne doit pas s'apercevoir qu'il s'agit d'un texte traduit.

C'est cette approche communicative qui est prévalente aujourd'hui au Canada. Or elle est battue en brèche par une autre école qui y voit de l'ethnocentrisme, le refus de s'ouvrir à l'étranger. Ainsi, il faudrait conserver l'image du proverbe allemand: "L'air du matin a de l'or dans la bouche" et non en donner l'équivalent français: "Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt." Et selon le même principe, Gide a eu raison de rendre la phrase de Conrad: "He did not care a tinker's curse" par "Il s'en fichait comme du juron d'un étameur" au lieu d'avoir recours à l'équivalent français: "Il s'en fichait comme d'une guigne" (cité par A. Berman 1985). Antoine Berman va jusqu'à écrire dans *La traduction et la lettre — ou l'auberge du lointain*: "Jouer de l'équivalence est attenter à la parlance de l'œuvre" (id.).

Il restreint son propos au domaine de la traduction littéraire, mais même si l'on s'en tient aux textes littéraires, la traduction littérale des métaphores conventionnelles est un principe contestable. Le lecteur goûte la saveur des images de la langue

source, mais est induit en erreur sur leur originalité. Si l'on ne tient pas compte de la fonction de la métaphore dans le texte, sa traduction littérale peut constituer un contresens. Prenons l'exemple d'une nouvelle de Margaret Atwood. Une jeune fille définit ainsi un de ses soupirants: "He said things like 'That's the way the cookie crumbles.'" Le rôle de cette métaphore est au second degré: sa valeur est indicelle, c'est-à-dire qu'elle ne tient pas au contenu de l'énoncé mais à ce que sa forme révèle sur l'énonciateur. Une traduction littérale serait donc doublement inadéquate. Tout d'abord, la phrase ne signifierait rien en français. Ensuite, si l'on traduisait: "Il employait des expressions du style: 'C'est comme ça que s'émiette le biscuit,'" on aurait l'image d'un aimable excentrique et non d'un raseur qui s'exprime par clichés. En l'occurrence, en l'absence d'une métaphore conventionnelle de sens équivalent, le traducteur peut utiliser n'importe quel cliché, puisque là réside l'information réelle de la phrase.

Un problème particulier posé par les métaphores figées ou conventionnelles est celui de leur réactivation.

Le changement de gouvernement en France a fait l'objet d'un article dans *Newsweek* intitulé "Strange Bedfellows." Traduire que Chirac et Mitterrand sont d'étranges compagnons de lit serait amusant mais gauchirait terriblement la pensée du journaliste qui veut simplement signaler l'étrangeté de l'association sans allusion à de quelconques fêtes galantes. *Bedfellow* est une métaphore lexicalisée, qui a perdu sa valeur d'image et est traduite par "association" dans le dictionnaire. Mais un article du *Sunday Star* reprenait très récemment le même sujet et se terminait ainsi: "They may share the same bed but their dreams are much different." (Si leur lit les rapproche, leurs rêves les séparent.) Comme quoi il ne faut pas se fier à la métaphore qui semble morte: elle ne fait que dormir. . . .

LA TROISIÈME CATÉGORIE DE MÉTAPHORES est celle des métaphores originales. Elles sont, bien sûr, au cœur de la création littéraire. La psychocritique y voit la manifestation de l'être le plus profond du créateur, comme le révèle le titre du livre de Charles Mauron *Des métaphores obsédantes au mythe personnel*, et Proust en fait l'essence de son art poétique. Selon lui, la mission de l'écrivain est, on le sait, de retrouver le temps perdu, et c'est à la métaphore qu'il appartient d'accomplir cette opération magique. "La vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain prendra deux objets différents, posera leur rapport . . . et les enfermera dans les anneaux nécessaires d'un beau style; . . . quand, en rapprochant une qualité commune à deux sensations, il dégagera leur essence commune en les réunissant l'une et l'autre pour les soustraire aux contingences du temps, dans une métaphore" (*À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, coll. la Pléiade, t. 3, p. 889).

La traduction de la métaphore placée ainsi au cœur de l'œuvre associe celui qui en est chargé au mystère de la création littéraire, et pose des problèmes beaucoup trop complexes pour être abordés dans le cadre de cette étude. C'est pourquoi nos exemples de métaphores originales seront empruntés à des textes informatifs.

Afin de recueillir un corpus suffisant pour permettre les comparaisons, j'ai choisi dans de grands hebdomadaires et dans une revue pédagogique des articles riches en métaphores, et les ai soumis à des traducteurs professionnels (cinq anglophones, cinq francophones) en leur demandant de justifier leur choix traductionnel. Pour plus de commodité, j'ai rassemblé leurs traductions dans les tableaux ci-dessous. Les solutions consistent soit à garder la même métaphore, soit à donner une métaphore équivalente, soit à dégager le sens en paraphrasant et en sacrifiant la métaphore, soit à escamoter purement et simplement la métaphore.

Étant donné que, pour un même texte, l'éventail des solutions adoptées et les motivations qui président à leur choix sont les mêmes pour le traitement des métaphores conventionnelles et pour celui des métaphores nouvelles, ces deux catégories sont regroupées dans le même tableau.

Il est impossible de commenter tous les exemples, mais mon analyse s'appuie sur l'ensemble des choix traductionnels et sur les commentaires de leurs auteurs.

Les choix étaient étiquetés A (même métaphore), B (métaphore équivalente), C (sens dégagé, pas de métaphore), D (suppression pure et simple de la métaphore). Quelquefois, la solution adoptée combine deux possibilités (A + C, B + C).

Il est frappant de constater la rareté de la solution A. On pouvait s'y attendre pour les métaphores conventionnelles, qui diffèrent très souvent d'une langue à l'autre. Mais les exemples 2 et 3 montrent que même lorsque la métaphore est incontestablement originale, elle n'est pas pour autant traduite littéralement. Ainsi la métaphore de la robe de mariée a été dans l'ensemble rendue par une métaphore affaiblie (*worse for the wear, shopworn, etc.*), et une fois rendue par une métaphore plus audacieuse et plus drôle (surtraduction réussie). La solution B est majoritaire, suivie de C. D existe, mais à titre exceptionnel.

À QUELS CRITÈRES LE TRADUCTEUR fait-il appel pour opérer son choix? Tout d'abord, il évalue la *fonction* de la métaphore dans le texte: est-elle informative, argumentative, ludique? Dans les textes étudiés ici, la métaphore vise souvent à attirer l'attention, à dérider en dépit de l'austérité générale du sujet et à illustrer la virtuosité stylistique des auteurs. On pense au commentaire de Barthes sur les métaphores omniprésentes dans l'écriture artistico-réaliste des écrivains communistes, qui seraient seulement "une marque littéraire qui situe un langage, tout comme une étiquette renseigne sur les prix" (*Le degré zéro de l'écriture*).

- Code: A Même métaphore
 B Métaphore équivalente
 C Sens dégagé sans métaphore
 D Suppression pure et simple

C. A. Wilkins, "National Syllabuses and the Concept of a Minimum Adequate Grammar," *The Communicative Approach to Language Teaching*, ed. Brunfit and Johnson (Oxford: Oxford University Press, 1979):

1.

Language teachers would be rightly sceptical of abandoning the partly negotiable currency of the grammatical approach / for the crock of gold at the end of the functional rainbow.	Lâcher la proie tangible de l'approche grammaticale / pour le miroir aux alouettes du fonctionnalisme. - B - B	Abandonner l'approche grammaticale, avec ses défauts et ses qualités / pour le Saint-Graal fonctionnel revient à lâcher la proie pour l'ombre: c'est une perspective devant laquelle les enseignants de langue auraient raison de se montrer sceptiques. - C - B + B	Les professeurs de langue feraient bien de ne pas lâcher la proie de l'approche grammaticale / pour l'ombre de l'approche fonctionnelle. - D - B	L'abandon de la méthode grammaticale, relativement sûre, / au profit de la méthode fonctionnelle, véritable miroir aux alouettes, laisserait sceptiques, à juste titre, les professeurs de langue. - C - B	Les professeurs de langue auraient raison d'être sceptiques si on leur demandait d'abandonner la méthode grammaticale, valeur partiellement négociable, / au profit du mirage qu'est la méthode fonctionnelle. - A - B
---	--	--	--	--	--

Jacques Julliard, "La droite introuvable," *Le Nouvel-Observateur* (11-17 avril 1986) :

2.

Et, dans tout cela, le libéralisme si fringant dans l'opposition ressemble aujourd'hui à une robe de mariée qui aurait voyagé trois semaines dans un fourgon à bestiaux.	Looks worse for the wear. - B avec affaiblissement - alternate solution: D	The opposition's bright and shiny liberalism is looking a bit shopworn today. B avec affaiblissement	And the liberalism so dear to the hearts of the opposition before the election seems to have vanished into the thin air of the corridors of power. B	Liberalism, so brilliant in opposition, now seems rather faded. B avec affaiblissement	Liberalism looks like a young bride the morning after. B avec soulagement
--	--	---	---	---	--

3.

Assurément, la "droite" est une expression qui habille trop large.	The Right is a bit too much of a catch-all expression. B avec affaiblissement	The "Right" covers a very large spectrum indeed. B avec affaiblissement	To lump all the groups in the opposition together under a term like "the right" is really masking a whole range of positions. D	The "Right" covers a lot of territory. B avec affaiblissement	The "Right" is a catch-all expression. B avec affaiblissement
--	--	--	--	--	--

4.

... Chirac applique avec beaucoup de détermination la tactique du dernier Horace contre les trois Curiaces [sic] inégalement blessés.	Chirac faces, like Horace on the bridge, his opponents with great determination. - A + C	This makes one think of the story ... well-known in France. - A + commentary	Chirac first used Giscard ... D	As Chirac has proven to be a master of the old adage "Divide and conquer" ... C	Since Chirac is determined to use the tactic of Caesar: Divide and conquer ... C
---	---	---	------------------------------------	--	---

- Code: A Même métaphore
 B Métaphore équivalente
 C Sens dégagé sans métaphore
 D Suppression pure et simple

David A. Stockman, "The Triumph of Politics," *Newsweek* (28 April 1986), pp. 50-51:

5.

I now realized it was going to be a white-knuckle operation all the way.

Je me rendais compte que nous nous engagions dans une épreuve de force au "finish."

A

Je me rendis compte alors que pas un instant, tant que l'affaire durerait, je ne pourrais baisser ma garde.

B

Je me rendis compte alors que la tension serait à son comble.

C

Je me suis alors rendu compte que je devrais mener une opération de choc.

B

J'ai compris alors qu'il s'agissait d'une opération qui exigerait de nous le maximum d'efforts sur toute la ligne.

C

6.

So when our "allies" on the Hill started to descend on me demanding concessions, / I resolved not to give in to them one dime's worth.

Aussi lorsque nos alliés se sont mis à me tomber dessus du haut de la Colline en exigeant des concessions, / je résolu de ne pas céder un pouce de terrain.

- A
- B

C'est pourquoi, lorsque nos soi-disant "alliés" du Congrès commencèrent à fondre sur moi en brandissant leurs exigences de concessions, / je résolu de ne pas leur céder le moindre bouton de culotte.

- A
- B avec soulignement

C'est pourquoi lorsque nos "alliés" du Capitole se jetèrent sur moi en me demandant des concessions, / je résolu de rester ferme sur mes positions.

- A
- B

Quand nos "alliés" les sénateurs m'ont assailli pour me faire faire des concessions, / j'ai décidé de rester d'airain.

- A
- B

Par conséquent, lorsque nos "alliés" se sont mis à fondre sur moi pour demander des concessions, / j'ai décidé de ne rien leur donner, pas même un sou.

- A
- A

7.

Enacting the Reagan Administration's economic program meant rubber-stamp approval, nothing less.

Tout revenait à approuver les yeux fermés.

B

Approuver sans discuter: c'était, ni plus ni moins, ce à quoi devait se borner le Congrès.

C

L'application du programme économique de l'administration Reagan exigeait ni plus ni moins l'approbation aveugle du Sénat.

C

L'application du programme économique de l'administration Reagan exigeait l'approbation inconditionnelle du Sénat.

C

La mise à exécution du programme économique du gouvernement Reagan n'exigeait rien de moins qu'une approbation totale, sans discussion.

C

8.

The world's so-called greatest deliberative body would have to be reduced to the status of a ministerial arm.

L'Assemblée délibérante présumée la plus grande du monde serait réduite au simple rôle de pion sur l'échiquier politique.

B

Il allait falloir réduire la plus grande assemblée consultative du monde au rôle de simple appendice ministériel.

B avec affaiblissement

L'assemblée délibérante présumée la plus grande du monde serait réduite à une assemblée de béni-oui-oui.

C

Le corps législatif réputé le plus grand du monde serait réduit au rôle de bras ministériel.

A

L'assemblée délibérante considérée comme la plus prestigieuse du monde devait être réduite au rang d'un simple prolongement du cabinet ministériel.

B avec affaiblissement

La traduction dépend également du jugement *esthétique* du traducteur. Quand la métaphore est perçue comme ornementale, il l'escamote volontiers s'il l'estime ratée. C'est le cas de la métaphore 2, gommée parce qu'elle a été jugée inutile et ridicule. Dans l'exemple 1 où l'on a une double métaphore, les traducteurs ont dans l'ensemble jugé préférable de rétablir une cohérence en supprimant la première métaphore. Mais un traducteur a préféré au contraire mélanger lui aussi deux métaphores très différentes parce qu'il trouvait l'effet réussi.

Le traducteur choisit également, bien sûr, en fonction de l'idée qu'il a de son *public*. Interviennent ici toutes les différences socio-culturelles perçues entre le public du texte-source et celui du texte-cible. Le recours à la solution c est justifié par un traducteur anglophone en vertu du moindre goût que les Anglais auraient pour la métaphore. Ce sont parfois les connaissances encyclopédiques du public qui sont en jeu. La métaphore 4, par exemple, est supprimée par la majorité des traducteurs parce qu'ils estiment l'allusion aux Horace et aux Curiace incompréhensible pour le public canadien actuel. Elle est conservée assortie d'une glose par un autre ("l'histoire, bien connue en France . . ."). Inversement, parce qu'il s'adresse à des professeurs, un traducteur s'autorise un changement de registre en remplaçant la métaphore (1) du "crock of gold" par celle beaucoup plus recherchée du Saint-Graal, qui serait trop ésotérique pour un public général. Nos textes étant pragmatiques, les traducteurs se préoccupent essentiellement de faire passer l'information, en la clarifiant si nécessaire.

D'autre part, conscients de l'appauvrissement provoqué par la suppression ou l'affaiblissement d'une métaphore, les traducteurs cherchent souvent à compenser soit par un autre procédé stylistique, soit par le soulignement de la métaphore suivante. Les besoins de cette étude m'ont amenée à fragmenter le texte, mais la perspective en est faussée: pour tous les traducteurs, le choix traductionnel d'une métaphore s'opère et se justifie en fonction de l'ensemble du texte.

Enfin, les conditions matérielles de traduction jouent un grand rôle: chercher une "bonne" métaphore prend du temps, et s'il en manque, le traducteur doit souvent se résigner à la solution c (dégager le sens).

En conclusion, on peut dire que la traduction des métaphores est particulièrement intéressante parce qu'elle est sans cesse à réinventer. Elles représentent en effet une manifestation privilégiée de la liberté langagière, et permettent de jouer à déjouer les règles ordinaires de la sélection lexicale. Impossibles à emprisonner dans un dictionnaire, elles constituent par là même un obstacle formidable à la traduction automatique. Parce qu'elles font constamment appel à la créativité du traducteur, elles forment un des plus sûrs remparts contre la déshumanisation de la traduction. Par le défi permanent qu'elles lancent au traducteur, elles incitent à remplacer le vieil adage *TRADUTTORE TRADITORE* par celui que propose Michelle Trân Văn Khâi: *TRADUTTORE TROVATORE*. Vive donc les métaphores!

OUVRAGES CONSULTÉS

- Barthes, Roland. *Le degré zéro de l'écriture*. Paris, Gonthier, 1965, p. 62.
- Berman, Antoine. "La traduction et la lettre — ou l'auberge du lointain," *Les tours de Babel*. Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1985, pp. 35-151.
- Dagut, M. B. "Can 'Metaphor' Be Translated?" *Babel*, 22:1, 1976, pp. 21-23.
- Gumpel, Liselotte. *Metaphor Reexamined: A Non-Aristotelian Perspective*. Bloomington: Indiana University Press, 1984.
- Kleiber, G. "Pour une pragmatique de la métaphore: la métaphore, un acte de dénotation prédicative indirecte," *Recherches en pragma-sémantique*. Études publiées par G. Kleiber. Klincksieck, Paris, Centre d'Analyse Syntaxique, Université de Metz, 1984, pp. 122-63.
- Kronfeld, Chana. "Novel and conventional Metaphors: A matter of methodology," *Poetics Today*, 2:1b, Winter 1980-81, pp. 13-24.
- Lakoff, George et Johnson, Mark. *Metaphors We Live By*. Chicago and London: University of Chicago Press, 1980.
- Mailhos, Georges. "Traduire, un avant-dire," *Les tours de Babel*. Mauvezin, ed. Trans-Europ-Repress, 1985, pp. 231-48.
- Poupart, R. "Opérations rhétoriques et procédés de traduction," *Revue de phonétique appliquée*, no. 66-67-68, 1983, pp. 153-64.
- Toury, Gideon. "Translated Literature: System, Norm, Performance. Towards a TT-Oriented Approach to Literary Translation," *Poetics Today* [Theory of Translation and Intercultural Relations], 2:4, Summer/Autumn 1981, pp. 9-27.
- . "A Rationale for Descriptive Translation Studies," *Dispositio* [The Art and Science of Translation], 7:19-20-21, 1982, pp. 23-39.
- Trần Văn Khãi, Michelle. "Traduction terminée, traduction interminable. Le maternel de l'étranger," *Psychanalyse à l'Université*, juin 1984, p. 506.
- Van Den Broeck, Raymond. "The Limits of Translatibility Exemplified By Metaphor Translation," *Poetics Today*, 2:4, 1981, pp. 73-87.

